

trouvé chez un curé de campagne et auquel il manquait ici et là quelques feuillets ; mais l'œuvre n'en est pas moins fort bien composée et parfaitement une dans ses vastes dimensions. Le meilleur éloge qu'on en puisse faire est qu'on y retrouve abondamment ce qui a fait le plus précieux mérite des premières *Méditations*, cette peinture de la passion humaine qui est, et qui sera toujours l'objet de l'attention, de la sollicitude et de la sympathie des hommes. Et on l'y retrouve agrandie, étendue, à la fois plus variée et plus complète. On connaissait un chanteur agréable, excellent à moduler une petite cantilène fraîche et douce, dans le calme d'un beau soir, et c'est ici le poète haut et puissant de l'amour, de tous les amours humains, car l'amour maternel, l'amour paternel, l'amour filial, ont trouvé place dans son œuvre. Toutes ces agitations, qui sont l'humanité même, et, avec le sentiment religieux, ce qu'il y a de moins vain en elle, renouvellent heureusement l'intérêt lorsqu'il se ralentit, et nous ramènent au poète, quand, ce qui lui arrive souvent, il nous a brouillés avec lui par quelque description interminable.

En revanche, et cet éloge fait, on a pu voir que dans *Jocelyn* la fable tient à un fil, que la façon dont l'action s'engage et celle dont elle se termine, sont également naïves. Ce n'est pas renoncer sérieusement à son patrimoine que d'entrer au séminaire à seize ans, et la reconnaissance au lit de mort au moyen de la confession méritait de demeurer dans les vieilles romances d'où Lamartine l'a tirée. Mais il y a bien plus à blâmer dans ce que les anciens critiques auraient appelé le nœud du poème. Je veux parler de cette prétendue vocation qui fait de Jocelyn un prêtre en dépit des lois de l'Eglise, en dépit de sa volonté, et aussi en dépit du bon sens. Il n'y a pas de jeune homme